

© Éditions La Galipote.
www.lagalipote.com

Dessin de couverture : James Gressier

ISBN : 978-2-491832-39-1

Emma ou l'honneur du grognard auvergnat

1796 – 1815
Troisième époque
des canons de Vendémiaire
à la cité des canuts

Du même auteur :

*“Jeanne, une bergère auvergnate dans la Révolution.
Première époque, 1788-1791 :
de la montagne thiernoise au faubourg Saint-Antoine.”*
Éditions La Galipote, 2021.

*“Adélaïde et les chouans auvergnats.
Deuxième époque, 1791-1796 :
des contreforts du Forez au faubourg Saint-Honoré.”*
Éditions La Galipote, 2022.

“Exils républicains. Aux résistants espagnols ignorés.”
Éric Jamet éditeur, 2022.

*“De quoi Napoléon est-il le nom ?
Réflexions sur notre roman national.”*
Éric Jamet éditeur, 2022.

*“Rudel du Miral, un conventionnel auvergnat
dans la grande Révolution.”*
Éric Jamet éditeur, décembre 2023.

Pour contacter l'auteur : jeanpaulsozedde@gmail.com

Jean-Paul Sozedde

Emma ou l'honneur du grognard auvergnat

1796 - 1815

Troisième époque

des canons de Vendémiaire
à la cité des canuts

Éditions La Galipote

Roman historique

Prologue

“Emma ou l’honneur du grognard auvergnat – 1796/1815 –” est la troisième époque de la saga des Servieix que nous relate Jean-Paul Sozedde. Ce tome fait suite à ***“Jeanne, une bergère auvergnate dans la Révolution – 1788/1791 –”*** et à ***“Adélaïde et les chouans auvergnats – 1791/1796 –”***.

Le contexte historique, les lieux cités et les personnages tels que Fouché, Napoléon, Murat, Cadoudal, de Limoëlan, le comte de Montmaurin, l’évêque de Bonal ou encore le conventionnel thiernois Rudel du Miral, ont bel et bien existé. Le roman trouve sa trame à travers les événements de la Révolution française et du Premier Empire.

Les personnages

Famille Servieix

Josselin Servieix, assassiné en août 1789. Il était émouleur, petit paysan habitant Loupeux, paroisse de Vollore (Auvergne). Marié à **Marie** en 1767, ils ont trois enfants : **Jacob**, né en 1768, **Jeanne**, née en 1770 et **Julien**, né en 1772.

Jacob Serveix, fils aîné de la fratrie **Serveix**. Il a cinq enfants avec **Philomène Bourson**, dont **Justin**, **Antoinette** et **Jules**.

Jeanne Servieix, second enfant de la fratrie **Serveix** et héroïne de la première époque.

Julien Servieix, fils cadet de la fratrie **Serveix** et héros de la troisième époque.

Justinien Servieix, né à Paris le 6 février 1792. Il est le fils de **Jeanne** et d'**Armand Bonchamps** (première époque).

Famille Loussert

Arnaud Loussert, feudiste (spécialiste des droits féodaux), est l'ami de **Jacob Serveix**. Il se marie avec **Jeanne** sur le tard.

Famille Moutier

Maître Charles Moutier, marchand-coutelier, maire de la paroisse de Saint-Julien-sur-Durolle, devenue Celles-sur-Durolle lors de la déchristianisation.

Marthe Moutier, épouse de **Charles Moutier**.

Renaud Moutier, fils aîné du couple (première époque).

Adélaïde Moutier, second enfant du couple, amie de **Jeanne** et héroïne de la deuxième époque.

Augustin Moutier, fils cadet du couple, recruté pour l'École de Mars.

Famille Montmaurin

Armand Marc de Montmaurin Saint-Hérem, comte de Montmaurin (très vieille famille noble auvergnate). Le personnage du roman est très proche, dans son histoire personnelle, sa psychologie et son itinéraire politique, du personnage historique réel (première époque).

Camille de Vilpoux, surnommé le “Cardinal”, secrétaire particulier et confident du comte de Montmaurin. Il devient **Paul Durand** (deuxième époque) après le 10 août 1792. Ce personnage est fictif.

Famille Béchon

Les **Béchon** sont une famille de petits paysans du hameau de Loupeux, voisins des Servieix.

Odilon Béchon participe à la lutte contre l'insurrection royaliste de mai 1793 à Vollore. Il décède lors de l'insurrection girondine à Lyon.

Maximilien Béchon, frère aîné d'**Odilon**.

Félicien Béchon, père d'**Odilon** et de **Maximilien**.

Antonin Béchon, aïeul de la famille **Béchon**.

Famille Madéore

Jules Madéore, intendant-régisseur du domaine du comte de **Montmaurin** à La Barge, paroisse de Courpière (Auvergne).

Alexis Madéore, neveu de **Jules Madéore**, d'abord commis et homme à tout faire chez la famille **Moutier**. Il devient ensuite, sous le nom du **Chevalier Alexandre**, homme de confiance, chargé des hautes et basses œuvres du comte de **Montmaurin** et du Comité autrichien, une police secrète royaliste.

Armand Bonchamps, colporteur savoyard, héros de la première époque, amant de **Jeanne Servieix**. Il meurt le 17 juillet 1791 lors de la manifestation pour la République.

Maison d'Escoutoux, marquis de Vollore

Charles d'Escoutoux, né en 1689 et mort en 1762, grand-père d'**Adhémar**, marquis de Vollore (descendant d'une famille auvergnate d'ancienne noblesse rivale des **Montmaurin**).

Hugues d'Escoutoux, né en 1736, père d'**Adhémar**.

Adèle de Bongheat, épouse de **Hugues d'Escoutoux**.

Adhémar d'Escoutoux, né en 1761, fils d'**Adèle** et **Hugues**.

Sybelle d'Escoutoux, née en 1768, fille d'**Adèle** et **Hugues**.

Marinette Chauchat, vieille gouvernante des **Escoutoux**.

Victor Donnadiou, curé réfractaire d'Augerolles, surnommé le "curé de la montagne" (deuxième époque).

Les députés du Puy-de-Dôme

Claude-Antoine Rudel du Miral, né le 26 septembre 1719 à Chauriat (Puy-de-Dôme), fils du châtelain de Vertaizon, maire de Thiers avant 1790, puis député à la Convention nationale en 1792, ami de Couthon dans le roman (première et seconde époques). Sa maison existe toujours à Chauriat, mais il s'agit aujourd'hui de la mairie de la commune.

Georges Auguste Couthon, surnommé “l'avocat des pauvres” (première époque). Député paralytique d'abord élu à l'Assemblée nationale législative en 1791, puis à la Convention nationale en 1792. Il est guillotiné avec Robespierre, qu'il n'a pas voulu renier (première et deuxième époques).

Gilbert Romme, élu député de Riom à l'Assemblée nationale législative en 1791, d'abord Montagnard, puis Crétois (la crête de la Montagne) à la Convention nationale en 1792 (première et deuxième époques).

Pierre-Amable de Soubrany de Macholles, descendant d'une vieille famille noble du Puy-de-Dôme. Commandant de la garde nationale puis maire de Riom, élu député à la législative de 1791 avant de siéger à la Convention nationale l'année suivante, sur les crêtes de la Montagne où il vote la mort du roi. Il se suicide comme son ami **Gilbert Romme** pour échapper à la guillotine des Thermidoriens (deuxième époque).

Étienne-Christophe Maignet, avocat élu député d'Ambert à la Convention nationale en 1792. Ami de **Georges Couthon**, il réprime l'insurrection lyonnaise à l'automne 1793, puis celles de Marseille et d'Avignon au printemps et à l'été 1794. Contrairement à **Romme** et **Soubrany**, il réussit à échapper aux Thermidoriens.

Jean-Baptiste-Benoît Monestier, élu à la Convention nationale en 1792. Ami de **Georges Couthon**, Montagnard et ancien vicaire devenu très anticlérique, il est originaire de La Sauvetat (Puy-de-Dôme).

Autres personnages importants

Louise Audu, surnommée “la Reine des Halles”, était une marâchère du quartier des Halles à Paris. Elle prend la tête de la procession qui s’est transformée en marche des femmes sur Versailles les 5 et 6 octobre 1789. Personnage historique réel, adapté pour les besoins du roman (première et deuxième époques).

François de Bonal, quatre-vingt-douzième évêque de Basse-Auvergne, descendant de l’une des plus anciennes familles nobles du royaume, il résidait à Beauregard-l’Évêque, au sein du château-palais des évêques de Clermont. Le personnage du roman est très proche, de par ses idées et son itinéraire politique, du personnage historique réel.

Maître Charvin, notaire et maire de Vollore.

Lucien Gracq, originaire de Braux (Annot, Basses-Alpes), il est soldat à la garde de la Convention aux côtés de Julien.

Emma Jouvenel est la “gretchen” prussienne.

François Sauzet, juge au district de Thiers envoyé par **Rudel du Miral**. Ce personnage fictif joue le rôle de commissaire de police dans l’enquête sur le meurtre de **Josselin Servieix** (première époque). Il devient procureur-syndic (président élu du district) et l’un des responsables jacobins de Thiers, durant la répression de la Chouannerie de Vollore (deuxième époque).

Les préfets et sous-préfets du Puy-de-Dôme (troisième époque)

Marie-Jean-Baptiste-Antoine Ramey de Sugny, premier préfet du Puy-de-Dôme nommé par Bonaparte en 1801.

Louis Ramond de Carbonnières, second préfet du Puy-de-Dôme en 1806.

– 1 –

Le spleen de l'Auvergnat

[1795 (vendémiaire an IV).
Hôtel de Montmaurin, rue Plumet, Paris.]

Julien Servieix était assis devant une petite table dans sa chambre. L'ancien salon de lecture du comte de Montmaurin avait été transformé en dortoir pour les gardes républicains de l'Assemblée nationale. Il était seul, son ami Lucien le Provençal et tous les autres étaient sortis. Il relisait la lettre qu'il voulait envoyer au pays.

Il savait pourquoi il s'était porté volontaire lors de la levée en masse du printemps 1793 : il avait un compte à régler avec la noblesse. Ils avaient assassiné son père ! Il relut une nouvelle fois le courrier adressé à ses proches.

Paris, le 20 vendémiaire An IV de la République

Votre dévoué fils, Julien Servieix

Soldat-citoyen au premier régiment de la garde républicaine,

Ma très chère mère, mon très cher frère Jacob et tous les miens,

Je dois d'abord m'excuser car j'ai tant tardé à vous écrire. Ici, j'ai été pris dans des événements incroyables. Étant dans la garde de la Convention, je suis aux premières loges. Je vais très bien. La garde républicaine est une excellente affectation. Nous sommes à l'hôtel Plumet, l'ancienne

résidence du comte de Montmaurin. C'est un endroit magnifique. J'aimerais tant vous le montrer.

J'ai des amis, des soldats venus de tous les départements de notre patrie. Nous sommes bien nourris. Malheureusement, il n'en est pas de même pour le peuple des faubourgs qui crie misère. Nous leur donnons souvent une part de nos rations. Nous utilisons aussi la vaisselle du comte, si vous voyiez !

Mais tout d'abord une bonne nouvelle pour vous. Jeanne et Arnaud se sont mariés et ont décidé de rentrer au pays. Paris devient dangereux pour les vrais patriotes. Je suis sûr que ce sera un rayon de soleil pour vous. Le fils de Jeanne, le petit Justinien, est adorable.

J'ai fait des économies. On est payé en assignat qui vaut de moins en moins, mais on nous augmente la solde régulièrement. J'espère que je pourrais vous aider à racheter un mulet. J'aimerais bien que vous l'appeliez Asinus, comme celui d'Armand que nous avons dû vendre.

Jeanne a retrouvé Adélaïde. Elle habitait le logement de Soubrany avec son mari Adhémar. Quand j'ai appris la mort d'Odilon Béchon, ce fut un choc terrible pour moi ! Je n'ai pas dormi pendant plusieurs jours après avoir lu votre lettre. Odilon, mon ami d'enfance ! Je me souviendrai toujours comment nous avons déjoué ensemble le complot des chouans de Vellore.

Vous saluerez bien de ma part Jean-Sébastien et tous les amis. Qu'ils fassent bien attention car il souffle un vent mauvais en ce moment. Ici, à Paris, ils ont fermé le club des Jacobins et toutes les sociétés populaires. Le président du club a été guillotiné après la chute de Robespierre. Arnaud et Jeanne ont bien fait de rentrer au pays.

Quel dommage, cette dispute que vous avez eue avec les Béchon ! Et maintenant maître Moutier qui veut prendre nos champs ! Adélaïde est en colère envers son père à cause de ça. Comme elle était logée dans l'ap-

partement de Soubrany et qu'il vient de se suicider pour échapper à la guillotine, ça devient dangereux pour elle. En ce moment, on fait la chasse aux Jacobins. Elle est inquiète. Elle va certainement retourner au pays.

Heureusement, l'arrivée de Jeanne et Arnaud pourra vous aider. Tout le monde est abattu par la mort tragique de nos députés. C'est difficile de suivre les événements à Paris, mais j'ai assisté à leur sacrifice. Ils sont éliminés les uns après les autres. Seul Maignet, le député d'Ambert, a réussi à s'échapper. On ne sait où il se cache.

J'étais complètement bouleversé à la suite de cette tragédie.

Ne vous inquiétez pas, ma chère mère. Tout va bien pour moi. Je suis apprécié par mon chef, le capitaine Jauffret. J'ai un excellent ami. Il s'appelle Lucien Gracq. Il vient du pays de Provence, des Basses-Alpes, un village perdu qui s'appelle Braux. C'est mon compagnon de chambrée. Il me raconte des histoires de chez lui.

Je vous embrasse tendrement, ma très chère mère, ainsi que mon cher frère Jacob et toute la famille. J'aimerais tant vous revoir ! Saluez toute la communauté de Loupeux, mon ami Jean-Sébastien Dumas et tous les membres de la société populaire.

Votre dévoué, respectueux et aimant fils Julien.

Julien était satisfait de son courrier. Cependant, il s'aperçut tout à coup qu'il avait oublié de signaler une chose importante : son grade de caporal et sa solde ! Il l'ajouta en post-scriptum.

Rien n'y faisait, il avait le spleen, la saudade, le mal du pays. Il ruminait sur sa solitude à Paris dans cette chambrée, ancien salon de lecture de l'hôtel de la rue Plumet, l'hôtel particulier du comte de Montmaurin. Ils étaient tous partis : sa sœur Jeanne avec son mari Arnaud, même Louise, l'ancienne "Reine des Halles", l'héroïne de la marche sur Versailles se cachait maintenant. Quant à Adélaïde, l'amie de jeunesse de Jeanne, elle allait bientôt revenir au pays, elle aussi.

Adélaïde était née quelques jours après Jeanne. Son père, le maître coutelier, l'avait mise en nourrice chez les Servieix. Jeanne et Adélaïde étaient ainsi devenues sœurs de lait.

Il ne restait à Julien que Lucien Gracq, son voisin de chambrée, son confident, son nouvel ami. Fils de paysan pauvre comme lui, Lucien était un Provençal, natif d'une paroisse perdue aux limites du duché de Savoie : Annot. Un petit pays constamment en butte aux brigands, aux contrebandiers et aux barbets du comté de Nice.

Depuis l'élimination des derniers Montagnards, le suicide de Romme et Soubrany et le retour au pays de sa sœur Jeanne, un ressort s'était cassé chez Julien. Tout allait de mal en pis. Désarmer les sans-culottes, comme on le leur avait demandé en juillet et août, ce n'était pas une besogne qui l'enchantait. Assis sur son lit de camp, il observait le petit salon qui avait été transformé en chambrée : huit paillasses séparées chacune par une petite armoire. Il n'y avait aucune intimité. Les dorures défraîchies et les peintures au plafond de l'ancien salon de lecture avaient depuis longtemps fini de l'émerveiller. Il paraîtrait que c'était ici que Montmaurin, ministre des Affaires étrangères de Louis XVI, loin de son château de La Barge à Courpière, recevait ses secrétaires, notamment ce fameux "Cardinal", son homme de main du Comité autrichien.

Pourtant, Julien était un privilégié en ce Paris de la fin 1795 où la misère et le désarroi rôdaient partout dans les faubourgs et où les Muscadins et la jeunesse dorée tenaient le haut du pavé.

En septembre 1792, l'hôtel avait été perquisitionné par les sans-culottes, puis réquisitionné par la Convention. Le comte fut exécuté le même mois.

Tout ce passé récent de violences et d'exaltations n'excitait plus Julien. Depuis, il y avait eu Thermidor en juillet 1794, puis l'insurrection vaincue du 1^{er} prairial, en juin 1795. L'atmosphère était morose pour les sans-culottes et les patriotes.

Julien avait la nostalgie de la cassine, sa chaumière familiale, ses bruits, ses odeurs, son ambiance, la proximité apaisante de la nature et des animaux, la chaleur de la communauté. Il pensait à Asinus, le mu-

let d'Armand. Il avait fallu le vendre pour se nourrir et survivre. Ce fut un vrai arrachement. Il éprouvait la même sensation que lors de la vente du mulet en 1791, quand il avait fallu qu'il aille se placer dans les grandes fermes de la plaine de la Limagne. Il revoyait toujours Asinus. C'était incroyable, la puissance de l'attachement à un animal.

Ici, à Paris, dans la grande ville, les animaux familiers de Loupeux lui manquaient. Il n'y avait que les rats qui pullulaient et, quelquefois, des chevaux sur les boulevards, des poules égarées dans les arrière-cours ou même un cochon dans les recoins les plus improbables. Ici, les animaux étaient malheureux, maltraités. Ils n'avaient pas leur place. Lucien revoyait les chèvres de sa sœur, Blanchette, la Noiraude, la Brunette et la vieille Roucaude, des animaux familiers que tous connaissaient, qu'on appelait par leur nom.

Ici, les animaux avaient-ils seulement un nom ?

Là-bas, à Loupeux, chaque animal avait sa place. Il y avait la basse-cour, les poules, les canards et les oies, le domaine de sa mère Marie, avec les lapins qu'il fallait protéger du renard. Il y avait aussi Sultan, le chien de son père, celui qui l'accompagnait et lui tenait chaud sur son rouet au-dessus des eaux glaciales de la Durolle. Il se souviendrait toujours comment il avait retrouvé Sultan hurlant à la mort auprès du cadavre paternel. La pauvre bête n'avait pas survécu plus d'un mois à la mort de Josselin, son maître.

Mais surtout, au sommet de cette pyramide, il y avait Asinus, le grand mulet laissé par Armand, le colporteur, après qu'il fût parti à Paris avec sa sœur Jeanne, à la veille du grand hiver 1788. Asinus, c'était le favori de Julien, son intime, son Sultan à lui. Il ne s'était toujours pas remis de cette séparation quand, tenaillée par la faim et la misère, la famille avait dû se résoudre à le vendre.

Paris ! Loger en l'hôtel du comte de Montmaurin, le ministre du roi, le ci-devant qui possédait le château de La Barge à Courpière ! Aller à Paris, c'était le rêve de Julien lorsqu'il avait quitté Loupeux après la Chouannerie de Vollore pour s'engager dans l'armée de la République. Aujourd'hui, il se demandait s'il n'allait pas, lui aussi, désertier pour retourner au pays comme de nombreux volontaires après les levées en masse de 1792 et 1793. Cependant, étant affecté

à la garde républicaine, spécialement chargée de la protection de la Convention nationale, il lui était plus difficile de désertier. Ici, chacun était fiché. On savait quel conventionnel les avait sélectionnés pour être admis dans ce régiment particulier. Pour lui, c'était Monestier qui l'avait recruté, sur les conseils du vieux Rudel, l'ancien maire de Thiers. Cela s'était fait après le procès des chouans de Vollore en mai 1793. Monestier était un Montagnard, pire, un Crétois, un des derniers représentants de cette "queue de Robespierre", pourchassé par les maîtres du moment. Il s'agissait du frère de l'ancien maire de Clermont. Aujourd'hui, il était en prison, il avait échappé de peu au sort de Romme et Soubrany. Julien était donc, de ce fait, particulièrement surveillé.

Une des particularités de ce régiment était qu'on y côtoyait des volontaires venus de tous les départements de France, contrairement aux troupes de ligne où les appelés provenaient tous d'une même région. Cette situation aggravait encore plus le sentiment de déracinement de Julien. Ici, nul compatriote à qui se confier, avec qui échanger des nouvelles du pays !

Son compagnon de chambre, Lucien le Provençal, ne parlait même pas couramment le français. Il s'exprimait dans un dialecte occitan proche de la langue auvergnate. Leur lieutenant n'arrêtait pas de les moquer. Il faisait la chasse à leur "patois de bouseux". Heureusement, Julien, grâce à son père, avait appris à parler et à écrire avec aisance le français, la langue des "messieurs de la ville". Il connaissait même quelques rudiments de latin.

Lucien était venu à lui tout naturellement, d'autant plus qu'il avait perdu son conventionnel, Jacques Verdollin, mort dès avril 1793, en pleine montée des tensions entre les Girondins et les Montagnards, après l'acquittement triomphal de Marat. D'après Lucien, Jacques Verdollin n'avait pas survécu à l'épisode du procès de Louis XVI et à la radicalisation croissante qui suivit. Contrairement à la grande majorité des conventionnels qui étaient très jeunes, Jacques Verdollin était, comme Rudel du Miral, un des rares hommes âgés de cette assemblée de jeunes exaltés. Il approchait les soixante-dix ans. C'était un ancien notaire. La Révolution, dans ses moments les plus extrêmes, était une

affaire de jeunesse. Quand Lucien lui décrivait Jacques Verdollin, il lui faisait penser à maître Charvin, le vieux maire de Vollore, lui aussi, ancien notaire.

Lucien lui parlait de chez lui. Julien avait du mal à imaginer des montagnes aussi hautes, couronnées de neige jusqu'en avril, où seuls les châtaigniers permettaient aux humains de passer l'hiver, où il y avait tellement de pente qu'il fallait retenir la terre derrière des murets, qu'ils appelaient des "restanques", pour récolter des légumes et nourrir les animaux.

Outre les animaux, c'était aussi la terre qui manquait à Julien, la terre nourricière, la terre qu'on retournait à la bêche à la fin de l'hiver, la terre généreuse qu'on engraisait avec le fumier. Même le tas de fumier de Loupeux, à l'angle du coudert, lui manquait. Ici, à Paris, il n'y avait pas de tas de fumier, uniquement des détritux, des excréments partout ! Pour qu'un fumier puisse amender une récolte, il fallait des végétaux, des fanes de pomme de terre, des cosses de haricots séchées, des feuilles de châtaigniers, de la paille issue des litières d'animaux. Ici, il n'y avait pas de déchets végétaux puisqu'il n'y avait pas de terre, sauf dans les jardins chez les privilégiés.

On n'imaginait pas l'importance du tas de fumier pour un paysan. C'était un élément essentiel de la vie du village. Le crottin de cheval était une ressource précieuse que sa mère recueillait religieusement quand, parfois, au passage d'un charrois, on en trouvait par les chemins. Au début de l'hiver, on chargeait le fumier dans la hotte pour le répandre sur les parcelles à labourer. Toute l'année, chacun contribuait à cette ressource précieuse. Tous, les humains comme les animaux, apportaient leur obole. Ici, à Paris, les excréments étaient gaspillés, certains s'en allaient dans les égouts pour se déverser on ne savait où, peut-être dans le fleuve, non loin des lavandières... On en retrouvait partout, dans les caniveaux, au milieu des rues et dans les arrière-cours des immeubles.

Lucien comprenait bien la nostalgie de Julien, son mal du pays, ce besoin de proximité avec la terre et les animaux. Pour lui changer les idées, il lui parlait de sa famille, de son hameau de Braux, de sa ville d'Annot où l'on trouvait de tout, y compris une fabrique de drap, une

scierie pour les meubles, toutes sortes de commerces, et où il y avait aussi les douanes royales. Maintenant, il en était fini pour les douanes depuis que la frontière avec le duché de Savoie avait été repoussée de l'autre côté des Alpes et que le comté de Nice appartenait à la République. Les douaniers avaient disparu, laissant place aux barbets, ces francs-tireurs savoyards de la montagne niçoise. Mais ce n'était guère mieux : ils rançonnaient tout ce qui passait.

À Annot, il n'y avait pas de marquis ni de comte. Il y avait bien des propriétaires et des paysans sans terre, mais pas le moindre château féodal, avec ses murailles et ses privilèges. En revanche, il y avait les douaniers qui surveillaient le commerce du sel et du tabac et qui récoltaient les taxes sur papier timbré. Depuis des siècles, le pays d'Annot était une sorte de bout du monde, d'ultime limite du royaume de France face au duché de Savoie, très éloigné de ces autoroutes de l'histoire qu'étaient les vallées du Rhône et de la Durance. C'est pourquoi les rois de France avaient installé à l'ouest du Var – ce fleuve qui servait de frontière – un chapelet de citadelles et de places fortes : Antibes, Saint-Paul-de-Vence, Entrevaux, Colmars-les-Alpes. Le pays d'Annot, chef-lieu du village de Lucien, était protégé par celles d'Entrevaux et de Colmars-les-Alpes.

La première fois qu'il était monté à Paris, en 1789, pour les états généraux, Jacques Verdollin, le député d'Annot, avait mis plus d'un mois avec son attelage, et plus d'une semaine pour aller jusqu'à Aix-en-Provence où se tenait la réunion primaire réunissant les trois ordres de la société.

Bien sûr, on pourrait imaginer descendre jusqu'à Nice en suivant la vallée du Var. Nice était une grande ville disposant d'un port. Elle était beaucoup plus proche qu'Aix ou Marseille. Mais Nice, jusqu'en 1792, ce n'était pas encore la France, et surtout, il y avait ces barbets qui vous dépouillaient. La vallée du Var, en certains endroits, était un vrai coupe-gorge. Les cluses, avec leurs canyons et leurs parois vertigineuses, étaient des barrières naturelles où quelques brigands pouvaient arrêter toute une armée.

“Saut des Français”, c'était ainsi que les barbets, ces chouans niçois, avaient fièrement baptisé une falaise du haut de laquelle ils précipitaient dans le vide les soldats de la République... C'est dire leur

férocité ! Impossible d'échapper à ces rançonneurs. Le pays d'Annot fut donc, pendant des siècles, condamné, plus que tout autre, à une économie locale quasi autarcique.

Les canons de Vendémiaire

[5 octobre 1795 (13 vendémiaire an IV). Les Tuileries,
camp des Sablons, commune de Neuilly.]

Le général en chef, Menou, était chauve, gros, gras, essoufflé. Boudiné dans son uniforme, il était affalé sur son fauteuil, le coude posé sur la grande table où étaient étalées des cartes de Paris. Il était épuisé, désabusé, las de courir d'un bureau à l'autre après les décisions des politiques. Il faisait nuit. Il était même minuit passée. La grande salle d'état-major était éclairée aux bougies. Les officiers supérieurs se tenaient debout autour des cartes. On s'était battu toute la journée. Les émeutiers avaient tenu le pavé. Seules les charges de cavalerie du colonel Murat, audacieuses et imprudentes, avaient pu dégager les principales artères qui menaient aux Tuileries.

Chacun savait que demain serait une journée décisive et que la partie était très mal engagée. Le général était sombre, pessimiste. Déjà, réprimer les sans-culottes du faubourg Saint-Antoine et désarmer les Jacobins, en août dernier, ne fut pas tâche facile.

Il n'y avait aucune gloire à tirer de ces combats de rue contre le peuple de Paris. Mais il l'avait fait. Cela lui rappelait la Vendée. Ne s'agissait-il pas toujours, en définitive, de "mater le peuple" ? N'était-ce pas toujours un travail d'officiers ? Cependant, ce n'était pas du bel ouvrage militaire, celui dont on pouvait tirer gloire et honneur. Il n'y avait que mauvais coups et mauvaise renommée à récolter dans de telles batailles. Il n'y avait qu'à voir Crassus dans la Rome antique. Il avait vaincu Spartacus et son immense armée d'esclaves révoltés. Qui se souvenait de Crassus, sinon pour le vouer aux gémonies de l'histoire ? Spartacus, en revanche, restait une idole pour les sans-culottes,

et il était connu de tous. Pourtant, quel service Crassus n'avait-il pas rendu aux patriciens romains ?

Menou regardait s'avancer vers lui ce petit général grossièrement accoutré, sans allure, sans perruque, la chevelure éparpillée : « *C'est tout ce qu'ils ont trouvé ?* », maugréait-il.

Tous les officiers, debout autour de la grande table d'état-major, observaient le nouveau venu. Il ne ressemblait à rien. On lui donnerait cent sous pour aller s'acheter un habit. Seul son regard, brûlant, ses yeux qui lui mangeaient la figure, lui donnaient un aspect remarquable, inquiétant même. Il était accompagné d'un officier d'ordonnance qui trottnait derrière lui, se hâtant pour suivre le pas impatient de son chef. On chuchotait que ce général venait d'être rayé des cadres de l'armée. C'était Barras qui l'envoyait. Les confidences allaient bon train autour de la table. Seul un officier, grand, brun, cheveux bouclés, presque aussi jeune que le nouveau venu, restait silencieux et l'observait, comme fasciné par son énergie vibrante.

« *C'est Barras qui l'a ressorti des oubliettes et l'a pris comme adjoint quand ils ont débarqué le vieux Menou*, chuchotait un des officiers en désignant du menton le général en chef.

– *Il est général ? Comment peut-on être général aussi jeune ? Il n'a guère plus de vingt-cinq ans ! On dirait un adolescent, presque une fille ! Quelle vilaine figure, grêlée par la gale !* renchérissait un autre en désignant le nouveau venu.

– *Il s'est illustré au siège de Toulon. C'est le frère de Robespierre, Augustin, qui l'a poussé. Il l'a fait nommer général. C'est là-bas que Barras l'a connu. Il paraît qu'il a fait merveille pour canonner la flotte anglaise. C'est un artilleur. Cet homme-là sent le soufre. C'est un pur Montagnard, un terroriste jacobin, presque un sans-culotte, il n'est qu'à voir son habit ! On l'a jeté dans les geôles du Fort Carré d'Antibes après la chute de Robespierre.*

– *Pourtant on dit qu'il ne s'est pas commis dans les massacres de Toulon. Ce sont Barras et Fréron qui se sont chargés de la sale besogne après le départ de la flotte anglaise.* »

Le jeune général, ignorant les murmures qui se soulevaient sur son passage, s'immobilisa devant le gros officier assis.

« *Mon général, je suis le général Bonaparte*, se présenta-t-il, marquant un rapide salut militaire. *La Convention m'a désigné pour maintenir l'ordre républicain face aux séditions royalistes dans Paris. Pouvons-nous faire le point ?*

– *C'est Barras qui vous envoie ?*

– *Exactement !*

– *Que voulez-vous savoir ?* », souffla le gros général en haussant les épaules.

Manifestement, il n'était pas mécontent de se débarrasser de cette charge, d'autant que la partie lui semblait perdue d'avance... « *C'est tout ce qu'ils ont trouvé pour me remplacer ?* », se répétait-il, dédaigneux, devant la piteuse apparence du nouveau venu.

Autant le général Menou était à son aise pour réprimer les sans-culottes et les Jacobins, autant il n'était pas convaincu par ce qu'on lui demandait de faire aujourd'hui. Combattre les sections royalistes ? Comment pouvait-on défendre ce décret des deux tiers ? Après s'être égorgés entre eux, ce ramassis d'avocaillons, survivants de leurs luttes fratricides, avaient trouvé cette combine pour s'accrocher à leur siège de députés !

Le général Bonaparte se pencha sur la carte. Ses questions furent, directes, impatientes, précises comme des flèches :

« *De combien d'hommes disposons-nous ?*

– *Deux mille à deux mille cinq cents. Il y a eu des blessés. Nous n'avons pas encore le décompte.*

– *De combien de cavaliers ?*

– *Cent cinquante ou deux cents. Ils ont fait du bon travail aujourd'hui. Nous avons des blessés. »*

À ces mots, le jeune officier aux cheveux bouclés s'avança.

« *Cent quatre-vingt-cinq cavaliers, de fervents patriotes, mon général. »*

Claquant les talons, il se redressa dans un salut militaire :

« *Joachim Murat, chef d'escadron de cavalerie.*

– *Parfait, merci. Et les factieux, combien sont-ils ?* interrogea le nouveau venu en se retournant vers Menou.

– *Vingt à trente mille. On ne saurait dire. C'est une émeute. Il paraît que des sans-culottes se sont mêlés aux sections royalistes.*

– *Sont-ils tous armés ?*

– *Toutes les sections bourgeoises de l'ouest parisien sont armées de fusils. Quant aux sans-culottes des faubourgs, on les a désarmés en août dernier, mais il a été difficile de leur arracher toutes leurs piques.*

– *Disposons-nous de canons ?*

– *Je n'en ai pas. Mais on ne saurait user du canon contre une émeute !* s'exclama Menou.

– *C'est à voir ! Où peut-on en trouver ?*

– *Je ne sais pas. Il y a quelques canons dispersés à Paris dans les sections, et aussi des canons d'alarme, mais il ne saurait être question d'aller les chercher après ce qu'il s'est passé aujourd'hui. On ne peut dégarnir les Tuileries en dispersant nos forces. »*

Le grand officier frisé s'avança à nouveau. Il s'adressa avec déférence au jeune général :

« *Mon général, il y a quarante canons au camp de l'École de Mars dans la plaine des Sablons. Ils servaient à l'instruction des jeunes élèves. »*

Le général Bonaparte se tourna vers lui, marqua une pause, le détailla d'un regard perçant, enveloppant.

« *Vous vous appelez Joachim Murat, dites-vous ? C'est parfait. Allez-vous en les saisir avec vos cavaliers. Il me les faut tous. Il est une heure du matin, ils devront être installés avant cinq heures autour des Tuileries et sur chacune des avenues et des issues y conduisant. Partez sur l'heure, sabrez s'il le faut ! Vous m'en répondrez !*

– *Vous n'envisagez pas une négociation ?* », s'étonna Menou, décontenancé, bousculé par l'aplomb de son cadet.

Bonaparte se tourna vers le vieux général toujours assis et le toisa :

« *On ne négocie pas quand on a des canons ! Mon général, je vous prie de convoquer tous les officiers, j'ai des consignes à leur donner avant l'aube.*

– *Tout de suite ?* s'insurgea Menou. *À seulement une heure du matin ?*

– *Il n'y a pas une minute à perdre. »*

Bonaparte salua d'un geste bref et se dirigea vers la sortie.

« *Mon général, je vous quitte. Je reviens dans deux heures. Je vais visiter les postes de garde. »*

Il les quitta, son aide de camp toujours trotinant derrière lui, les laissant pantois et éberlués. Le vieil officier était estomaqué, pestant en lui-même : « *Comment ce jeune blanc-bec peut-il me donner des ordres avec un tel aplomb ? À une heure du matin ! Ne dort-il jamais ?* » Menou se gratta la tête et constata qu'il n'avait pas le choix. « *Il faut pourtant en passer par là ! Ça sent le retour de la guillotine ces temps-ci !* »

Les officiers d'état-major n'en revenaient pas. En moins de cinq minutes, le plan de bataille et les ordres avaient été réglés, distribués. Hier, ils avaient pourtant débattu des heures durant et parlementé avec les représentants des émeutiers. Et surtout, le nouveau avait pris cette décision implicite, énorme, qu'ils n'avaient même pas osé imaginer : faire tirer au canon sur les insurgés !

Au camp de l'École de Mars, au lieu-dit Les Sablons, Augustin Moutier, le jeune frère d'Adélaïde, ne dormait pas. Ce n'étaient ni le froid ni la pluie qui l'en empêchaient. C'était la tension nerveuse. Hier, il avait entendu les fusillades toute la journée. Il savait que de nouveaux événements importants avaient lieu à Paris. Les sections royalistes de l'ouest venaient d'assiéger la Convention nationale. Ici, au camp, les rumeurs fusaient. Il n'y avait plus de journaux, le Directoire les avait interdits. Augustin, demeurant aux aguets, voulait pourtant comprendre.

Déjà l'an dernier, en thermidor, il était passé à côté de l'événement, ne parvenant pas à saisir l'air du temps. Ce n'était que maintenant qu'il commençait à entrevoir les conséquences : la Constitution de l'an I jetée aux oubliettes, l'École de Mars et le Club des Jacobins fermés, le vote réservé aux "citoyens actifs". Dans les rues et les réunions, les "monsieur" avaient refait leur apparition et le terme "citoyen" devenait suspicieux ; quant à la qualification de "ci-devant", elle devenait carrément dangereuse à utiliser. En outre, les tribunes de la Convention nationale étaient désormais interdites aux femmes, c'était Adélaïde qui le lui avait appris. Tout ceci ne correspondait pas à ce pourquoi Augustin avait quitté son pays et sa famille, ni à ce pourquoi il s'était jeté à corps perdu dans la Révolution. Aujourd'hui, on disait que c'étaient les royalistes qui allaient reprendre le pouvoir

avec les nouvelles élections lors desquelles seuls les “citoyens actifs” pourraient voter.

Les “citoyens actifs”, c’est-à-dire les propriétaires, en avaient assez des débordements et des violences révolutionnaires. Cependant, ils étaient divisés. Les nobles et tous les émigrés de retour en France voulaient restaurer la vieille monarchie et tous leurs privilèges, comme avant 1789, ce qui n’était pas le cas de la bourgeoisie. Augustin savait très bien que les marchands, à l’instar de son père Charles Moutier, se satisferaient fort aisément d’une monarchie à l’anglaise, avec un parlement élu.

À vrai dire, les royalistes étaient incapables de s’entendre entre eux. Les émigrés ne voulaient rien lâcher, souhaitant restaurer l’ordre ancien. Quant aux sans-culottes, ils n’avaient plus le droit de vote. Et les Jacobins – du moins ceux qui n’avaient pas encore été guillotisés ou emprisonnés – ne soutenaient pas non plus le Directoire, lequel était totalement isolé.

Dans ce contexte, il était certain qu’avec leur décret des deux tiers, la Convention nationale était perdue, songeait Augustin. Personne ne la soutiendrait. Ils avaient bien essayé de libérer quelques Montagnards emprisonnés, mais c’était trop tard. Le peuple s’était retiré de la scène. « *Débrouillez-vous avec les royalistes !* », semblait leur dire le faubourg Saint-Antoine.

Augustin voudrait bien aller voir sa sœur Adélaïde à Paris, d’autant qu’il s’inquiétait pour elle. Et que faisait son mari Adhémar ? Normalement, ce dernier avait été affecté à la garde de la Convention nationale, il était donc au cœur des événements. Mais Augustin ne risquait pas de le rencontrer, ni de se rendre à Paris. Et pour cause : il était réquisitionné avec cinquante de ses camarades pour garder et surveiller les canons de l’ex-École de Mars...

« *Surtout que les factieux royalistes n’y touchent pas ! Les canons ne doivent pas bouger de la plaine des Sablons, de l’École de Mars ! Telle est la consigne !* » Voilà ce que leur a dit leur centurion. “Centurion”, “décurion”, il trouvait ridicule ces nouveaux grades ! Augustin se tournait et se retournait sous sa couverture, allongé sur sa botte de paille installée sous la tente. Il faisait froid et il pleuvait dehors.

Soudain, il entendit une cavalcade. La terre était martelée par des sabots de chevaux. Ils étaient plusieurs dizaines de cavaliers à se rapprocher. Il se leva, réveilla les jeunes soldats endormis sous leur tente. Ils se jetèrent sur leur fusil, armèrent leur baïonnette. À présent, ils étaient tous dehors. Ils se précipitèrent à l'entrée du camp pour faire obstacle de leur corps aux cavaliers qui se bousculaient pour s'introduire dans les lieux.

« *Nous sommes venus réquisitionner vos canons. Ordre de la Convention !* clama un jeune officier à la chevelure brune dont le cheval piaffait d'impatience.

– *Qui êtes-vous ? Ordre de qui ?* exigea le centurion en brandissant son fusil armé d'une baïonnette.

– *Joachim Murat, officier de la garde de la Convention ! Ordre du général Bonaparte et du représentant Barras, commandant en chef de l'armée de l'Intérieur ! Pressez-vous, il pleut et vos canons doivent être en place avant l'aube !* »

Il tendit son ordre de mission. Celui-ci était chiffonné, mouillé par la pluie. Le centurion le détailla d'un air soupçonneux :

« *Bonaparte ? Connais pas ! Ne seriez-vous pas des monarchistes camouflés ?* »

Murat bouillait d'impatience.

« *Par les mânes de Bara, pressez-vous, centurion ! Sinon nous allons vous sabrer sur l'heure, vous et vos hommes !* »

Une voix s'éleva parmi les jeunes agglutinés derrière le centurion :

« *Bonaparte, je connais ! C'est celui qui a sauvé Toulon des Anglais !* »

C'était Augustin qui parlait ainsi. Il avait suivi de près l'actualité à la lecture des journaux. Il avait entendu parler de ce Bonaparte. L'évocation des mânes de Bara, le jeune tambour républicain mort en héros, avait suffi à le convaincre. Il ne se trompait pas, il n'y avait pas d'erreur : cet officier de cavalerie ne pouvait pas être un royaliste.

Murat et ses cavaliers avaient profité de l'hésitation pour s'introduire dans le camp. Il se retourna et interrogea le petit groupe :

« *Qui parmi vous sait servir des canons ?* »

Augustin et quelques autres se désignèrent.

« *Moi, monsieur, on m'a appris !* »

– *Parfait, vous monterez en croupe derrière l'un de mes hommes, nous allons avoir besoin de vous !* »

Augustin enfourcha un cheval. Il était ravi. L'aventure, peut-être la gloire, étaient au bout du chemin. Et il allait combattre de vrais royalistes !

Le centurion était décontenancé. Plus personne ne s'occupait de lui. Trempé, il se résigna à rejoindre sa tente. Tous les jeunes suivirent Murat avec enthousiasme. Les canons allaient partir. Le centurion replia soigneusement l'ordre de mission mouillé. « *On ne sait jamais !* »

À quelques kilomètres de là, Julien Servieix et Lucien Gracq étaient de garde près de la porte du Carrousel, derrière les grilles du Louvre. Ils avaient disposé des rangées de chevaux de frise sur la chaussée. À présent, ils s'étaient mis à l'abri de la pluie, serrés l'un contre l'autre dans leur petite guérite. Rien ne bougeait dans la rue, ni sur les quais, mais leur vision était réduite, ils n'avaient qu'une vague torche pour s'éclairer.

Tout à coup, ils entrevirent un groupe de cinq cavaliers arrivant du parc. Les deux jeunes soldats quittèrent leur guérite et se mirent en garde, baïonnette au canon, prêts à tirer. Un des hommes sauta lestement de cheval et se dirigea vers eux d'un pas rapide. La pluie venait de se calmer, le ciel se dégageait doucement. À la lumière d'un vague clair de lune et du tressautement des torches, Julien et Lucien distinguèrent le jeune officier qui s'approchait. Il leur donna le mot de passe, puis s'adressa à eux :

« *Holà soldats ! Je suis le général Bonaparte, chargé par le représentant Barras de défendre la Convention contre les menées royalistes. Je viens m'assurer du bon ordre des postes de garde et m'enquérir auprès de vous sur la journée d'hier et celle de demain.*

– *Vous voulez connaître... notre opinion ?* »

Les deux jeunes soldats se regardèrent et n'en revinrent pas. Oui, ils avaient appris que le général Menou avait été remplacé : trop mou, trop conciliant avec la rue. C'était Barras qui avait pris les affaires en main, secondé par un jeune général venu de Marseille. Mais c'était la première fois qu'ils voyaient un haut gradé venir vérifier un poste de garde à deux heures du matin et, qui plus est, recueillir leur avis ! En

outre, ce dernier ne ressemblait à rien dans son uniforme de mauvaise toile défraîchie. Il était presque aussi jeune qu'eux. Ne serait-ce pas plutôt un piège ? Pourtant, l'attitude respectueuse des trois autres officiers et de l'aide de camp restés sur leurs chevaux, immobiles, ne prêtait pas à confusion... C'était bien un chef !

« *Oui, votre opinion ! Mais d'abord d'où viens-tu soldat ? Que fait ta famille ?* », demanda Bonaparte en s'adressant à Julien.

Il s'était quelque peu rapproché. Julien le distinguait mieux. Il avait un visage anguleux, marqué par la gale, et des yeux qui lui mangeaient la figure avec, parfois, un aspect angélique. Il souriait. Les cheveux dépeignés, sans apprêt, son habit trempé... Était-il vraiment général ? Julien n'en croyait pas ses yeux. Il exécuta un salut militaire.

« *Mon général, mes parents sont paysans, de pauvres paysans... Mon père était émouleur. Il affûtait le tranchant des lames, des couteaux, des poignards et des sabres. Il a été assassiné par Hugues d'Escoutoux, le marquis de Vollore.*

– *Le tranchant des lames... assassiné par le marquis...* répétait Bonaparte, pensif. *Et d'où viens-tu ?*

– *D'Auvergne, de la montagne thiernoise pour être plus précis, mon général !*

– *D'Auvergne... le pays de Couthon et de Soubrany !* » remarqua Bonaparte.

Il connaissait bien Soubrany. Le conventionnel auvergnat fut même un de ses modèles, c'était de lui et de Saint-Just que lui venait l'idée du bulletin aux armées. Il se souvenait aussi que Soubrany était décédé à peine trois mois plus tôt parce que les sans-culottes, qui avaient envahi la Convention nationale, avaient proposé son nom pour être nommé à la tête de l'armée de l'Intérieur, ce poste que lui, Bonaparte, occupait à présent. L'homme se ressaisit.

« *Soldat ! As-tu lu "La Guerre des Gaules" de Jules César ?*

– *Non, mon général, j'en ai seulement entendu parler.*

– *Tu devrais la lire ! On y parle de ton pays et de tes ancêtres. L'Auvergne, je ne connais pas, mais ce doit être un beau pays, un pays de braves. J'admire Pierre-Amable Soubrany et je connais bien Louis Charles Antoine Desaix. Louis Charles est présentement général de division à l'armée du Rhin. L'Auvergne, c'est l'ultime citadelle, au*

centre de la patrie, loin des envahisseurs, un pays de patriotes et de rebelles. Tes ancêtres, citoyen, ont mené la vie dure au grand César. Et toi, d'où viens-tu ?»

Il s'adressait à présent à Lucien. Impressionné, le compagnon de Julien, parlant mal le français, finit par s'exprimer en provençal :

« Je suis d'un village situé au-dessus d'Annot, un pays perdu de Haute-Provence. Mes parents sont paysans, on a un petit troupeau de moutons.

– Annot ? C'est une petite ville sise au nord d'Entrevaux, n'est-ce pas ?

– Oui, mon général !»

Lucien n'en revenait pas. Le jeune général connaissait Annot et Entrevaux...

« Moi aussi, je suis originaire du Midi, de la Méditerranée, pour être exact : je viens de Corse. On a chassé les Anglais de Toulon. Je connais bien le comté de Nice, j'ai séjourné quelques temps à Antibes, son Fort Carré m'est donc familier. »

En disant cela, Bonaparte réprima un sourire que les deux soldats ne purent comprendre. Il repensait aux semaines passées dans les geôles du Fort Carré d'Antibes après la chute de Robespierre. Se reprenant, le jeune général poursuivit son interrogatoire :

« Eh bien, que pensez-vous de la journée d'hier ? »

Les deux jeunes soldats se regardèrent, interloqués. Ce qu'ils pensaient de la journée d'hier ? On ne leur avait jamais demandé leur avis sur une journée de combat. Ils hésitèrent, et finalement, Julien se lança :

« La journée d'hier ? Ce fut très dur. On a failli être débordés. On était submergés par le nombre. S'il n'y avait pas eu les cavaliers de Murat, ils réussissaient à envahir les Tuileries, comme au 10 août. Mais, cette fois-ci, ce n'était pas le peuple, ce n'étaient pas des sans-culottes, mais des royalistes.

– Et comment s'annonce celle de demain ? »

Le jeune général insistait. Il attendait une réponse. Il s'impatiait. Julien ne voulait pas paraître défaitiste, ni montrer sa peur :

« Demain, ce sera encore plus dur. Ils seront encore plus nombreux. Il nous faudrait des renforts.

– *Vous les aurez !* »

Ce disant, Bonaparte s’avança vers Julien et lui tapa affectueusement dans le dos, comme pour le réconforter, l’encourager.

« *Ils ne passeront pas. La République restera debout ! Faites-moi confiance ! Nous aurons des renforts. Nous aurons quarante canons. Ici* (il désigna d’un geste la porte du carrousel), *nous en installerons trois.*

– *Des canons ?*

– *Oui, des canons ! Nous les installerons ici,* insista-t-il en désignant du doigt les emplacements. *L’un d’eux sera pointé de ce côté-ci de la rue, un autre de ce côté-là, et enfin, le troisième sera braqué en face, sur les quais. Savez-vous vraiment servir une pièce d’artillerie ?*

– *Oui, mon général !*

– *C’est parfait ! Vous servirez les pièces dès l’aube. Attendez-vous à passer une nuit et une journée sans dormir, mais le sort de la République est à ce prix. Les royalistes seront vaincus, faites-moi confiance ! Tenez-vous prêts, les canons ne vont pas tarder à arriver !* »

C’est ainsi que deux jeunes conscrits exaltés, pétris de patriotisme et d’idéal républicain, allaient devenir de futurs grognards du “petit Caporal” et partager son épopée. Il allait en être de même pour Augustin Moutier, le frère d’Adélaïde qui, après avoir sauté sur le cheval d’un des hussards de Murat, servirait, lui aussi, les canons de Vendémiaire.

Le lendemain, Julien et Lucien armeraient sans état d’âme leurs canons, défouraillant sans retenue sur les émeutiers qui s’élanceraient vers les Tuileries. Ces hommes, qui essayaient d’envahir la Convention nationale, n’étaient-ils pas des ennemis acharnés de la République dont leur général était un défenseur intraitable ? Qu’importeraient les centaines de morts tombés sous le feu continu de la mitraille, une heure durant, en ce 13 vendémiaire de l’an IV... Au fond, ce n’étaient que des royalistes ! Julien, Lucien et Augustin en étaient convaincus. Ces factieux ne valaient guère mieux que des chouans, moins peut-être !

Julien et Lucien avaient rencontré le “petit Caporal” qui leur avait parlé à deux heures du matin, lors de leur tour de garde. Il leur avait

demandé leur avis. Il les avait réconfortés pendant que des officiers d'état-major, immobiles, au garde-à-vous, sur leurs chevaux, assistaient au dialogue, sagement, sans mot dire. Qu'importeraient les pillages en pays conquis, la liberté muselée, les centaines de milliers de morts dans des guerres incessantes, l'esclavage rétabli, la France ratatinée, exsangue, à la fin de l'aventure ! Eux, les grognards, allaient labourer l'Europe dans tous les sens à la suite du "petit Caporal", meurtrissant la future Allemagne, y semant la graine du ressentiment et préparant deux siècles de boucheries fratricides. Ils allaient donner des sueurs froides à toutes les vieilles dynasties du continent. Qu'importeraient même le sacre de Bonaparte, cette nouvelle dynastie et cette nouvelle noblesse singeant l'ancienne. C'étaient un peu eux aussi, les grognards, qui seraient couronnés à Paris. Ce qu'ils allaient retenir de ce sacre, c'était le spectacle du pire ennemi de la patrie républicaine, le pape, humilié, venant manger dans la main de leur "petit Caporal".